

**Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau et
Michel Lallement, Makers. Enquête sur les laboratoires
du changement social**

Gabriel Alcaras

► **To cite this version:**

Gabriel Alcaras. Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau et Michel Lallement, Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social. 2019, 10.4000/sdt.28459 . hal-03180018

HAL Id: hal-03180018

<https://hal.inrae.fr/hal-03180018>

Submitted on 24 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau
et Michel Lallement, *Makers. Enquête sur les
laboratoires du changement social*

Le Seuil, Paris, 2018, 352 p.

Gabriel Alcaras



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sdt/28459>

DOI : [10.4000/sdt.28459](https://doi.org/10.4000/sdt.28459)

ISSN : 1777-5701

Éditeur

Association pour le développement de la sociologie du travail

Ce document vous est offert par INRAE Institut National de Recherche pour l'Agriculture,
l'Alimentation et l'Environnement



Référence électronique

Gabriel Alcaras, « Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau et Michel Lallement, *Makers.*

Enquête sur les laboratoires du changement social », *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 61 - n° 4 |

Octobre-Décembre 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 24 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sdt/28459> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sdt.28459>



Sociologie du travail is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives
4.0 International License.

**Isabelle Berrebi-Hoffmann, Marie-Christine Bureau et Michel Lallement,
*Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social***

Le Seuil, Paris, 2018, 352 p.

Nouvelle forme de bricolage dont l'imprimante 3D est aujourd'hui l'étendard, le « faire » se pratique dans des espaces plus ou moins définis, appelés *fablabs*, *hackerspaces* ou *makerspaces*. *Makers* offre une cartographie de ce « monde social » des « makers » et prolonge les travaux des auteurs, notamment *L'Âge du faire* (Lallement, 2015), en enquêtant cette fois sur de multiples *makerspaces*. Comme l'ouvrage précédent, cet opus développe la question des utopies concrètes, en étudiant comment les *makers* construisent « la société de demain » et parviennent à maintenir une « identité collective » dans un monde où le changement social est la norme (p. 12).

Pour répondre à ces questions, les auteurs décident de prendre au sérieux le caractère novateur du faire. L'ouvrage refuse d'entériner une « posture [...] conservatrice » (p. 324) qui, constatant les alliances des *makers* avec l'entrepreneuriat et le marché, jugerait le faire comme la « main armée d'un capitalisme intrigant » (p. 327). La situation actuelle ne témoignerait donc ni d'un dévoiement des principes du mouvement, ni de l'expression d'ambiguïtés inhérentes au projet originel, et encore moins d'une volonté de brouiller les pistes pour mieux soutenir un agenda néo-libéral, mais plutôt de la compétence des *makers* pour assembler des matériaux hétérogènes, qu'il s'agisse de composants électroniques ou de formes institutionnelles. Les auteurs placent donc le bricolage au cœur de leur analyse.

L'ouvrage lui-même semble construit en hommage au *hack*, à en juger par le nombre et la diversité des éléments mobilisés. Sur le plan théorique, il fait appel à une grande variété de concepts issus de la sociologie, de la psychologie et de la philosophie. Sur le plan empirique, l'enquête s'illustre par une extension tant géographique (France, Allemagne, États-Unis, Sénégal) que méthodologique : observations, entretiens, base de données de profils LinkedIn ou encore analyse de contenu. Cette extension permet de multiplier les points de vue, sans toujours les faire dialoguer. En particulier, la structuration globale des *makerspaces* et ses différentes expressions locales sont seulement ébauchées, car l'ouvrage se concentre surtout sur la France.

Le livre se structure en huit chapitres. Il s'ouvre sur une histoire du monde *maker* (chapitre 1) avant d'apporter des éclairages sur sa situation actuelle (chapitre 2) et sur l'organisation de ses espaces (chapitre 3). Il propose ensuite une cartographie des identités *makers* (chapitre 4), qu'il articule à une analyse de leurs trajectoires (chapitre 5) et de leurs représentations (chapitre 6). Il s'achève sur les relations entre les différents *makerspaces* (chapitre 7) et sur les alliances avec des institutions externes (chapitre 8). Nous résumerons ici quatre aspects de cette enquête sur les mondes du faire : leur histoire, leurs caractéristiques communes, les tensions qui les traversent et leur résolution par le bricolage.

Les « coups de sonde » historiques (p. 36) apportent un contraste bienvenu aux passages qui saluent la capacité novatrice du faire. Ils précisent que le bricolage n'est pas l'apanage des *makers* et qu'il s'inscrit dans une tradition ouvrière, comme le travail à-côté ou la « perruque ». Ces rappels opportuns bénéficieraient d'ailleurs d'une articulation plus explicite entre bricolage comme activité populaire et faire comme pratique de populations plus aisées. Ces développements historiques sont aussi l'occasion d'esquisser des héritages intellectuels, notamment chez les *Shakers* (XVIII^e siècle) et le mouvement *Arts and Crafts* (XIX^e siècle) qui voyaient dans l'artisanat une réponse concrète à l'aliénation de la révolution industrielle. Les auteurs présentent enfin la généalogie états-unienne

des deux principales formes organisationnelles du faire. Les *fablabs*, d'une part, ont vu le jour dans la région de Boston à l'aube du XXI^e siècle, sous la double étoile du *community organizing* et du *Massachusetts Institute of Technology* (MIT). Les *hackerspaces*, d'autre part, naissent en 1975 sur la côte Ouest avec le *Homebrew Computer Club*, que Steve Jobs a fréquenté un temps. En Europe, le *Chaos Computer Club* (Berlin, 1981) et sa conférence annuelle font de nombreux émules, à l'image du */tmp/lab* créé en 2007 à Paris.

Venons-en aux caractéristiques communes des mondes du faire — leur « air de famille », disent les auteurs en citant Ludwig Wittgenstein. Premièrement, ces organisations occupent un espace physique, choisissent souvent la voie associative et bénéficient régulièrement de subventions publiques. Deuxièmement, les activités pratiquées (bricolage classique, électronique, *biohacking* et informatique) promeuvent l'idée d'un artisanat numérique et brouillent les frontières établies par le modèle fordiste entre la formation et le travail. Enfin, les *makers* partagent la conviction que les technologies jouent un rôle décisif dans l'émancipation des individus. Il s'agit d'ailleurs d'une population assez homogène : ce sont souvent des hommes blancs, âgés entre 20 et 40 ans, dotés d'un capital culturel élevé. Les auteurs distinguent sept parcours typiques, dont les deux plus fréquents sont les *makers* scientifiques, principalement des hommes issus de la recherche ou de l'ingénierie, et les personnes ayant reçu une éducation artistique, parmi lesquelles les femmes sont plus nombreuses. Les *makers* auraient pourtant tendance à se présenter en insistant sur leur côté « touche-à-tout », en taisant leurs diplômes et mettant à distance leur profession.

Le monde *maker* est toutefois traversé de tensions signifiantes. En pratique, les *hackerspaces* se prêtent moins au jeu du bricolage matériel et s'orientent davantage vers l'informatique. Les *fablabs*, quant à eux, bénéficient fréquemment de fonds privés et n'hésitent pas à vendre des services de *coworking* ou d'incubation d'entreprise. Cette différence concrète se double d'une tension rhétorique et politique. Le *hackerspace* met en avant l'éthique *hacker* et l'engagement politique, tandis que le *fablab* revendique un rapport œcuménique au faire : il s'agit de « faire des trucs » et d'entrer dans un rapport productif, voire économique. Les *makers* prennent position à l'aide de différentes stratégies ; certains se distinguent avec un nouveau terme, comme « usinette », d'autres jouent sur des identités plurielles. Le même lieu est présenté tantôt comme un *hackerspace* auprès de ses membres, tantôt comme un *fablab* lors d'une demande de subventions.

L'ouvrage montre comment, malgré ces tensions, les *makers* parviennent à maintenir une forme de cohésion et d'identité commune. D'une part, loin d'être des organisations totalement ouvertes et égalitaires, les *makerspaces* font preuve d'une différenciation, implicite ou non, entre leurs membres, pour maintenir des normes relativement homogènes. L'examen de cette hiérarchisation des membres gagnerait d'ailleurs à être davantage articulé avec celui de leurs caractéristiques socio-démographiques. D'autre part, les pouvoirs publics contribuent à renforcer l'homogénéité des *makerspaces*, par exemple en imposant un cahier des charges par leurs subventions et en encourageant la création de fédérations. En définitive, les auteurs trouvent l'identité commune des *makers* dans le *hack* lui-même, c'est-à-dire le bricolage et l'assemblage de matériaux hétérogènes. Ce *hack* a pour effet de brouiller les frontières, qu'elles soient celles du travail fordiste, des parcours individuels ou du rapport aux institutions. En s'alliant avec des mondes sociaux connexes (artisanat, éducation, entreprise) par le biais de l'encastrement institutionnel ou de la relation marchande, les *makers* combineront des formes institutionnelles réputées incompatibles, de la bureaucratie au marché en passant par l'entreprise.

Makers propose donc une description fouillée, foisonnante et enthousiaste du faire. La richesse du tableau offert doit beaucoup au parti pris de l'ouvrage : prendre au sérieux ce que disent et font les *makers*. Or, ces derniers produisent depuis longtemps leurs propres

discours et catégories d'analyse — à l'image du *hacker* Eric S. Raymond qui, dès les années 1990, se proclame anthropologue de son propre milieu — et tendent à mettre en avant le changement ou encore le bricolage comme des critères distinctifs de leur monde social. Sous la plume des auteurs, le *hack*, au départ description d'un geste technique, acquiert progressivement le statut de concept sociologique. Tout en éclairant judicieusement de l'intérieur les pratiques ainsi que les représentations, cette démarche accentue les singularités et l'autonomie revendiquées par les *makers*. Le concept de « monde social », qui par moments dépeint avec succès les dynamiques à l'œuvre, donne parfois le sentiment que le milieu des *makers* reste insaisissable si ce n'est à travers ses propres catégories d'entendement, comme le changement ou le *hack*. Les passages qui replacent le faire dans un espace social et une histoire plus larges n'en sont que plus précieux ; cette exploration des continuités et des permanences mériterait d'être approfondie. Quant au « changement social » mentionné dans le sous-titre, justement restitué comme l'une des ambitions du faire, son analyse bénéficierait d'un examen plus systématique : outre les aspects bricolés des agencements produits, en quoi sont-ils nouveaux et selon quels critères ? L'attention accordée au processus du bricolage institutionnel aurait ainsi pu être dirigée avec la même intensité sur son résultat, sans craindre de figer un portrait par ailleurs déjà robuste et vivace.

Référence

Lallement, M., 2015, *L'âge du faire. Hacking, travail, anarchie*, Le Seuil, Paris.

Gabriel Alcaras
Centre Maurice Halbwachs (CMH)
UMR 8097 CNRS, EHESS, ENS et INRAE
48, boulevard Jourdan, 75014 Paris, France
gabriel.alcaras[at]ehess.fr